

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 6 (1960)
Heft: 9

Artikel: "Mes mémoires"
Autor: Reynold, Gonzague de / Laederer, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

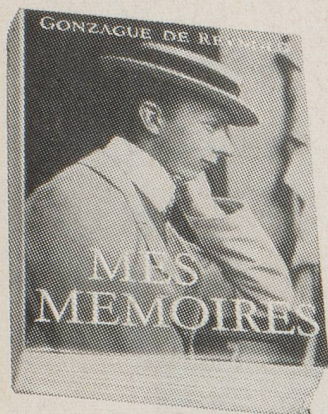
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

" MES MÉMOIRES "

de Gonzague de Reynold

en trois volumes

Editions Générales, Genève



Ce titre tripartite donne un profil de pyramide à une collection dont l'ensemble formera un monument des valeurs contemporaines, considérées dans leur effort pour atteindre aux régions les plus hautes et les plus sereines de la pensée.

Quels que soient les conséquences des passions et le déroulement des événements humains ou naturels, les idées que l'homme se fait continuellement de sa propre nature ou du monde élargissent de plus en plus les limites de l'univers et ont, pour corollaire, d'inciter l'esprit humain à la recherche de découvertes plus grandes encore. Mais c'est sur lui-même, sur ses actions en cours et sur l'avenir immédiat que l'homme manque le plus de lumières ; or le développement prodigieux de la civilisation et l'accroissement des maux qui la menacent, ajoutés à l'accélération de l'histoire, appellent des mises au point, des synthèses, des enquêtes approfondies, qui soient, tout à la fois, sérieuses dans leurs méthodes, claires et précises dans leur expression.

« Le Monde, les Hommes et les Idées » est un schéma parfait. Il décrit exactement l'humanité, dès son origine, et en suit le développement. Les trois termes généraux de ce titre sont bien les plus propres à décrire la vie ; le monde n'existerait pas s'il n'y avait des hommes pour s'en faire une idée.

Si nous faisons de cette triade la devise et comme la génératrice d'une grande collection internationale, c'est que nous entendons éditer, aussi bien à l'intention du grand public cultivé que pour les chercheurs et les érudits, des manuscrits reflétant le bilan exact de notre époque. Plus encore, résolument orienté vers l'avenir, notre dessein est d'ouvrir des perspectives précises. Il s'agit là d'un effort de clarification et de synthèse auquel participent la fiction, la psychologie, l'histoire, l'essai critique et la documentation raisonnée. Débroussailler les questions, dégager les lignes principales susciter les énergies créatrices, voilà le programme et l'ambition de la Collection « Le Monde, les Hommes et les Idées ».

Benjamin LAEDERER (Editeur).

On attendait depuis longtemps que Gonzague de Reynold se décidât à publier ses mémoires ; or cet événement littéraire est en voie de réalisation. Les Editions Générales présentent cette œuvre au public sous la forme de trois volumes dont le premier est paru en juillet, le deuxième en décembre et le dernier en automne 1961.

Le premier ouvrage a trait à l'enfance de l'auteur, à son milieu fribourgeois, à sa famille. Il présente deux caractères qui ne sont

opposés qu'en apparence : l'intimité et l'histoire. L'intimité, ce sont les souvenirs, les rêves et déjà la vie intérieure d'un jeune être voué à la solitude et à la méditation. L'histoire évoque le service de la France, la révolution française, le 10 août, l'invasion de 1798 et ses conséquences, l'histoire de la Suisse, de 1830 à 1848, le Sonderbund, événements mis en valeur par l'apport de documents inédits, qui nous les révèlent sous un aspect nouveau, dégagés aussi de bien des préjugés.

Gonzague de Reynold consacre le deuxième volume à l'évolution de sa propre formation. Il nous parle des maîtres qui ont dirigé son éducation, des influences qu'il a subies, des lectures qu'il a faites, de ses premiers essais et de ses débuts dans la carrière d'écrivain. On le voit prendre conscience de sa personnalité, la défendre contre l'hostilité qui l'attendait hors de sa propre famille ; on le voit enfin découvrir sa vocation. Cette seconde partie nous fait vivre ainsi un drame intérieur que l'on pouvait soupçonner d'après d'autres œuvres, mais dont la gravité nous échappait.

Le troisième tome est celui de l'évasion ou, plutôt, de l'épanouissement : les années de voyages, Paris, l'Allemagne, l'Italie ; la découverte de la Suisse, une tout autre Suisse que celle des manuels et des discours ; les années genevoises ; le mouvement de la *Voile latine* et la rénovation de la littérature romande. Puis, l'action nationale et la fondation de la Nouvelle Société Helvétique. La guerre de 1914-1918, le Grand Quartier général de l'armée, l'Université de Berne. La mission en Angleterre et la grève révolutionnaire de 1918.

L'activité internationale : la Société des Nations et la Commission de coopération intellectuelle ; les grandes amitiés ; les missions secrètes. La guerre de 1939-1945. Les volumes de *Formation de l'Europe* et l'activité pour l'union européenne. Ces têtes de chapitres suffisent à démontrer que cette partie de ces écrits, riche en documents et en faits, intéresse non seulement l'histoire de la Suisse, mais encore celle de l'Europe.

Les mémoires de Reynold s'achèvent en une sorte d'autocritique et de profession de foi. L'auteur reprend et juge l'ensemble de son œuvre. Il exprime sa doctrine politique. Il énumère ses prévisions sur l'avenir de la Suisse et sur le destin de l'Europe. Il expose sa philosophie de l'histoire. C'est le dernier cycle : celui de l'universalité.

On se tromperait fort en s'imaginant que ces trois volumes sont d'une lecture ardue ; au contraire, la vie ne cesse de les animer et de les rendre attrayants, d'un bout à l'autre. Ils offrent la plus grande



L'écrivain et son éditeur

variété de style et de ton. Ils évoquent de multiples personnages, qui en font un spectacle « aux cent actes divers. » Ils sont pleins d'humour aussi. La petite histoire ne cesse d'y escorter la grande. L'exactitude minutieuse de la documentation révèle l'historien ; les descriptions, les paysages, les évocations et les contes dénotent le poète.

Si l'on essaie de résumer cet ouvrage, on verra, selon une expression favorite de l'auteur, qu'« une ligne de force » le traverse et l'uni-

fie : celle de la *révolution*. La famille de Reynold en avait déjà subi les trois premières phases : Révolution française, invasion de 1798 et Sonderbund. Il restait à l'auteur d'en éprouver les dernières, les plus destructives. Il s'est efforcé de dominer ces événements par la pensée et de les expliquer. A cette fin, il s'est appliqué à comprendre ; et il a opposé le passé au présent, synthèse destinée à éclairer l'avenir.

Benjamin LAEDERER (Editeur).

SOUS LA PROTECTION DE NOTRE-DAME DE CORMONDES

I

Lorsque j'étais externe au Collège Saint-Michel, à Fribourg, on nous faisait, à chaque entrée, remplir un bulletin vert où nous devions inscrire nos noms et prénoms, ceux de nos parents et nos dates de naissance. Au bout de deux ans, le préfet de l'externat, un abbé long et osseux, Genevois, mais silencieux, un homme intérieur que ses fonctions ennuyaient, me fit venir dans son petit bureau sous l'escalier de la tourelle. « Reynold, me dit-il, quand êtes-vous né ? Voici deux bulletins avec deux dates différentes. » Je les regardai et répondis : « Je ne sais pas, Monsieur le préfet. » Le préfet, qui s'appelait Bouchardy, ouvrit sa grande bouche et claquait des dents : c'était son tic, et il le dispensait de parler. Puis il me tendit un troisième bulletin vert.

Je l'emportai à la maison. Mais mon père et ma mère ne purent se mettre d'accord sur mon âge. Chacun avait sa manière de compter, mon père en plus, ma mère en moins.

★

Il y avait aussi une autre raison : dans les vieilles familles de Fribourg, on ne fêtait point l'anniversaire de la naissance, mais la fête du patron. Le mien étant saint Louis de Gonzague, dont la fête tombe le 21 juin, c'était ce jour et non le 15 juillet qui me valait des félicitations et des vœux.

Jusqu'à mon entrée au collège, nous étions à Cressier le 21 juin. Il faisait toujours beau ce matin-là. Ma bienvenue au jour me souriait dans tous les yeux. La femme de chambre qui ouvrait les volets était la première à me souhaiter bonne fête. Puis mes parents venaient m'embrasser dans mon lit et mon père ne manquait pas d'ajouter à cette petite cérémonie : « Cette journée t'appartient, tu feras tout ce que tu voudras. » Quand je descendais pour le petit déjeuner, venaient Elise la cuisinière, qui me demandait ce que je désirais comme dessert au repas de midi, le cocher Alfred et le jardinier Paul. Celui-ci me remettait, bien serré dans un papier à dentelle, un bouquet où il y avait de toutes les fleurs du jardin. Ma mère le mettait dans un grand vase en verre bleu, plein d'eau fraîche, et on le posait sur la table à côté de mon couvert. J'en recevais un autre, plus petit, des fermiers. L'après-midi, nous partions en voiture pour une course dans les environs, suivie d'un bon goûter dans une bonne auberge. Le soir, on m'envoyait au lit tôt parce que j'étais fatigué.

★

Tout de même, j'ai fini par savoir que je suis né le 15 juillet 1880, à 6 heures du soir. Mais j'ai hésité longtemps entre 80 et 81. Il y a des encyclopédies où l'on donne la première de ces années, d'autres où l'on donne la seconde : ceci à l'usage des érudits.

J'ai noté cette petite histoire, afin de montrer le dédain que j'ai toujours éprouvé à l'égard de l'état civil et des fêtes civiles. Et du nouvel an surtout, jour de corvée familiale, à cause des visites. Pour moi, l'année commence à l'Avent.

II

C'est donc le 15 juillet 1880, à Fribourg, dans notre vieil hôtel des Places, le mieux situé de toute la ville, que je vins au monde.

Cette opération se passa dans un vaste lit de style Empire, en acajou poli comme un miroir, avec des têtes de sphinx vertes et des ornements en bronze doré. Il avait appartenu à mon arrière-grand-oncle Antoine Constantin, marquis de Maillardoz. Sous Napoléon, il avait été le premier ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris. Sous la Restauration, il avait été maréchal de camp et il avait en cette qualité commandé les deux régiments suisses de la Garde royale. Mon grand-père l'avait eu comme tuteur. Maillardoz était si laid que jamais il ne consentit à se laisser portraiturer.

★

Je suis né dans la tristesse. Quinze jours après ma naissance, ma mère perdit un garçon de sept ans ; le petit Maurice. Il est enseveli dans notre caveau de famille, sous le porche de Cressier, et je lui fais visite tous les jours.

À ma naissance, mes parents n'étaient plus jeunes. Mon père, François-Alphonse, atteignait à la quarantaine et ma mère, Nathalie-Victorine, née de Techtermann, le suivait de près. Sans doute à cause de ce deuil qui l'avait tant éprouvée, j'étais né trop vite, à sept mois, et l'on se demanda longtemps si je vivrais. D'avance, j'étais condamné à rester toute ma vie frêle et délicat : de fait, et à force de volonté, je suis devenu un dur, comme tout à l'heure me le disait Meuwly, l'électricien du village.

★

À l'âge de deux ans, je fus tout près de la mort.

C'était à Cressier. J'avais la fièvre typhoïde. Le médecin qui me soignait montait tous les jours de Morat à Cressier en voiture, court trajet de 4 kilomètres. Il s'appelait le docteur Frédéric-Abraham Stock. Il s'était engagé dans les ambulances allemandes en 1870-1871 et fut, durant une législature, député au Conseil national. Comme il n'est mort qu'en 1895, son image n'est point disparue de mes yeux. Je le vois de taille moyenne, assez trapu, avec une moustache tombante et des lunettes d'or.

Il demanda une consultation avec un spécialiste bernois. Après m'avoir examiné, les deux docteurs appelèrent ma mère hors de ma chambre et lui avouèrent avec beaucoup de précaution que j'étais perdu. Alors, elle se mit à pleurer. Ce que voyant, le docteur Stock revint sur ses pas et lui dit : « Madame, j'ai encore un espoir. » Il fit préparer des bouillottes, entasser sur mon petit lit draps de laine et duvets. Puis il s'assit auprès de moi et attendit.

Pendant ce temps, ma mère était descendue au rez-de-chaussée et pria. Une paysanne, la femme du forgeron notre voisin, la fit appeler dans la cuisine — car le village avait tout de suite su — et lui dit : « Madame la Baronne, promettez de porter neuf fois de suite le petit à Notre-Dame de Cormondes s'il guérit. »

Ma mère promit et remonta. Le docteur était toujours penché sur moi. Le temps passait, la nuit était venue, on avait allumé la lampe. De nouveau, ma mère perdait tout espoir. Tout à coup, le docteur Stock se leva,

me regarda de plus près et dit : « Il transpire ! » Une grosse goutte de sueur était apparue sur mon front. J'étais sauvé.

Dès que cela fut possible, ma mère accomplit sa promesse.

III

Toutes les fois qu'il y avait un souci dans la maison, ma mère me disait : « Nous irons à la chapelle de Cormondes cet après-midi. » Pourquoi, elle ne me le confiait jamais : elle gardait pour elle ses peines.

Mais pour moi c'était une aventure : il fallait traverser le marais.

On l'a drainé depuis. On a endigué le ruisseau. Il coule maintenant tout droit et ne peut plus inonder les prés. Les éphémères ne patinent plus sur sa surface grise. Au fond, il n'y a plus d'écrevisses sous les cailloux. Il ne se forme plus de petits étangs couverts de nénuphars, avec des libellules vertes ou bleues.

Ce ruisseau a nom Bibera, un nom qui évoque des « Biber », des bièvres. On en rencontrait de temps à autre jusque vers le milieu du siècle dernier. On m'a raconté — mais qui ? je ne puis le retrouver — que le dernier castor avait été tué entre 1850 et 1860 à Liebstorf, un village voisin de Cormondes. C'est à partir de Liebstorf que la Bibera tourne et, glissant entre le canton de Fribourg et le canton de Berne, commence à descendre en s'élargissant vers le Grand-Maraïs, d'où elle se jette dans le canal de la Sauge.

Aujourd'hui, quand l'herbe est fauchée, on passe partout sans se mouiller. Mais, quand j'étais petit, il fallait suivre avec soin un sentier étroit pour ne pas mettre les pieds dans l'eau, et l'on sentait les mottes s'enfoncer sous les pas, en giclant comme des éponges.

Quand j'étais petit, on pouvait cueillir dans le marais d'autres fleurs que celles d'en haut. Il y croissait des joncs plus grands que moi et des menthes veloutées où je découvrais sur les feuilles des cantharides mordorées.

Tout à coup, le sentier s'élargissait en charrière entre deux haies, puis l'on entrait dans le village.



A Cormondes, on n'entendait plus parler qu'allemand. Les femmes portaient un fichu rouge autour de la tête. On nous saluait en disant : « Gelobt sei Jesus Christus ! » Je savais qu'il fallait répondre : « In Ewigkeit, Amen ! »

On passait à gauche devant l'auberge, à l'enseigne du Cœur Brûlant.

On passait à droite devant la gendarmerie, une maisonnette aux volets flammés de noir et de blanc, les couleurs de la République et Canton de Fribourg.

Un long village et la chapelle au bout.

IV

Situons Cormondes.

Il est le village voisin de ce Cressier où nous sommes depuis trois siècles : tout dans ce pays est stable, tout vit sur des racines qui s'enfoncent jusqu'aux ossements sacrés des premiers morts.

Cormondes et Cressier sont associés l'un à l'autre par une petite station sur une petite ligne d'intérêt local qui va titubant à travers la campagne, entre Fribourg

et Morat, comme un paysan qui a trop bu et revient de la foire. C'est dire qu'ils sont proches l'un de l'autre par la distance. Mais entre eux passe la longue et sinieuse frontière qui divise l'Europe en deux mondes, le germanique et le latin. Frontière invisible ; les gens de Cormondes et les gens de Cressier ont des maisons semblables dans le même paysage ; ils sèment dans les mêmes sillons, moissonnent le même froment et mangent le même pain.

La ressemblance, la parenté ne s'arrêtent point là. Cormondes et Cressier sont encore des paroisses du même diocèse, celui de Lausanne, Genève et Fribourg. Ils sont en plus des communes de la même République et Canton, celle de Fribourg. Enfin, ils font partie de la même région intermédiaire que l'on appelait, au Moyen Age, tantôt la Petite-Bourgogne, tantôt la Nuithonie.

Dans cette région, chaque lieu a deux noms, l'un roman, l'autre germanique. Le second nom de Cressier, où l'on parle français, est Grissach. Le second nom de Gurmels, où l'on parle allemand, est Cormondes. Faisons parler, nous, la toponymie, cette science évocatrice. L'origine de Cormondes est la ferme, en latin « cortis », du burgonde Munda, Munt. L'origine de Cressier est le fonds du gallo-romain Criscius. Voilà qui nous fait revivre dans le temps où Burgondes et Gallo-Romains procédaient en Helvétie au partage légal des terres. Car nos deux villages, et toute cette contrée, et toute la Suisse occidentale, firent partie du premier royaume de Bourgogne.



Cressier est un village qui monte, Cormondes, un village qui s'étire. Il s'étire jusqu'à une forêt, et c'est devant cette forêt de sapins aux troncs gris et de pins aux troncs roses que la chapelle est construite.

Notre-Dame de Cormondes a une légende et une histoire.

La légende d'abord.

Dans la forêt qui s'étendait alors sur toute cette partie du village, il y avait une statuette en bois de la Vierge, une statuette taillée au couteau, tout humble et toute rustique. On l'avait placée dans une niche, au tronc d'un arbre. Les gens du village venaient la prier, les enfants du village, l'orner de fleurs. Un certain curé s'avisa qu'elle aurait une place plus digne d'elle dans sa paroissiale. Un beau jour, il donna l'ordre au sacristain de l'y transporter. Le lendemain, il constata que la statuette avait disparu. On la retrouva dans la forêt, à sa première place, une butte couverte de sapins et que l'on appelle aujourd'hui le « Dürrenberg », car elle est faite d'une terre de molasse, aride et sablonneuse. On défricha ce monticule pour y construire une chapelle. Comme on y priait beaucoup et que la Vierge y distribuait beaucoup de grâces, elle devint un lieu de pèlerinage et il fallut l'agrandir.

Plus tard, il arriva ceci :

Un autre curé, qui avait une dévotion particulière pour Notre-Dame de Lourdes, fit un coup d'état. Il expulsa la Vierge de bois ; il fit repeindre en blanc et rose son visage noir et il l'exila, sans autre forme de procès, à l'extérieur, au-dessus du porche. Qui furent mécontents ? les paroissiens, et tous les fidèles du voisinage, et ma mère qui n'avait point le caractère commode. Mais le Ciel parla. Il gronda même, il prit

la voix du tonnerre. Il fit tomber la foudre sur le clocher. Qui eut une sainte terreur ? Monsieur le Curé. Il se hâta de replacer Notre-Dame de Cormondes sur l'autel, tout en ménageant, pour s'excuser, à Notre-Dame de Lourdes une place honorable dans la nef.

Marie, elle, a dû là-haut sourire avec indulgence en se penchant sur cette terre où elle a tant d'images, d'autels et de chapelles, sur cette terre qu'elle protège depuis tant de siècles, puisque, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, elle est la patronne de la République et Canton de Fribourg. Mais elle avait fait savoir aux gens, notamment aux ecclésiastiques de mauvais goût, qu'elle préfère son image taillée dans du vrai bois par un artisan du village, à sa statue préfabriquée et tarifée dans un catalogue de bondieuseries. Les mensonges artistiques sont des mensonges comme les autres, et il arrive au mauvais goût de commettre le péché de profanation.

★

Au tour de l'histoire :

A partir de 1336, la ville de Berne commença d'inquiéter ses voisins. Son fondateur, Berthold V, duc de Zähringen et recteur impérial de Bourgogne, était mort après avoir perdu son fils unique. Berne, dès lors, se regarda comme son héritière. Elle avait dû longtemps se confiner dans son enceinte, sur l'étroit promontoire qui surplombe les eaux lentes de l'Aar et que l'on appelait le Sac, à cause de sa forme.

Un beau jour, ses voisins s'aperçurent que Berne était sortie du Sac. Une coalition se forma contre elle avec les seigneurs du voisinage et la ville de Fribourg, pourtant sœur aînée de Berne, puisque fondée en 1157 par Berthold IV, père de Berthold V. Le 21 juin 1339, une bataille se livra non loin de Cormondes, de l'autre côté de la Sarine, sur la colline de Laupen. Les Bernois s'étaient cousus, en signe de ralliement, une croix blanche sur la poitrine. Leur curé de ville les accompagnait, à cheval, portant l'ostensoir du Saint Sacrement. Les Bernois laissèrent les Fribourgeois et les nobles alliés des Fribourgeois gravir la moitié de la pente. Puis ils lancèrent sur eux leurs chars d'assaut : des chars en bois dur, renforcé par des têtes de clous et des plaques de métal ; des chars dont les épaisses roues avaient de longues faux au moyeu ; des chars auxquels étaient attelés de lourds chevaux caparaçonnés, portant une pointe aiguë au frontail. Les Fribourgeois et les nobles alliés furent battus et dispersés, avec de lourdes pertes. La paix ne se rétablit qu'en 1340. Partout, les Bernois demeurèrent vainqueurs : Dieu s'était fait recevoir bourgeois de Berne, comme dit le chroniqueur Justinger.

C'est à cette guerre de Laupen que remonte l'origine de la chapelle. Le village avait été pillé. Depuis, il vivait sous une perpétuelle menace. Aussi les habitants firent-ils le vœu, s'ils en réchappaient, d'édifier un sanctuaire à la Vierge. Telle est la tradition. Elle a pour elle la vraisemblance.

V

La chapelle est située à gauche de la route qui descend à travers la forêt vers la Sarine et vers Laupen.

Deux tilleuls aux deux côtés du porche. Pour abriter ce porche, il y avait un pan de toit reposant sur deux colonnes façonnées dont le bois était peint en rouge. À droite, une petite porte ronde avec son bénitier.

La chapelle a presque les dimensions d'une église.

Elle est sombre et recueillie. Sa tonalité est rouge, brun et or. Il y a quelques années, l'on s'est enfin décidé à la restaurer. La chapelle en avait fort besoin, car elle était un peu déchue, un peu poussiéreuse, comme une de ces veuves ruinées auxquelles on laisse une discrète aumône avec quelques mots de sympathie lorsque, de sept en quatorze, on s'impose de leur faire une courte visite.

La Vierge est dans le chœur, sur un maître-autel de style baroque, rouge foncé et or. Aux pieds de Notre-Dame, saint Dominique et sainte Claire à genoux : deux belles statuettes du même style, en blanc, noir et or. Sur un fond de satin bleu, un bleu passé, Marie est revêtue d'une robe de soie blanche, toute brodée de fleurs des champs, avec des dentelles d'or. Sur son bras gauche, elle porte l'Enfant Jésus. Sa main droite tient un long sceptre. Elle a une couronne sur la tête : n'est-elle point la Vierge impératrice ?

Lorsque j'étais petit, la Vierge et l'Enfant avaient encore des visages noirs ; je souhaite qu'ils aient de nouveau des visages noirs selon la tradition : « nigra sum sed formosa ». Lorsque j'étais petit, les dames du pays confectionnaient à Notre-Dame de Cormondes des robes que l'on changeait suivant la liturgie, vertes pour les confesseurs, rouges pour les martyrs, blanches pour les vierges, noires pour les trépassés, d'or pour le Saint Sacrement. Ma mère lui avait fait une robe blanche : je la vois encore cousant ; je souhaite que d'autres dames offrent de pareilles robes à Notre-Dame. Le 15 août, à l'Assomption, il y a grande procession de toute la paroisse à la chapelle : je souhaite que recommencent les pèlerinages régionaux.

Ces vœux, je les adresse à Monsieur le Curé de la paroisse et à ses paroissiens.

VI

C'est avec Notre-Dame de Cormondes que, dès ma petite enfance, a pénétré en moi, pour n'en jamais sortir, le sens du sacré.

Pour le docteur Carrel, que j'ai connu, la perte de ce sens est la cause profonde, la cause première de notre décadence, de notre déchéance.

★

Le sens du sacré est celui de la présence divine dans notre vie et dans nos maisons, dans notre terre et dans notre cité.

Il y a dans le sacré un mystère et une évidence. L'omniprésence de Dieu est une évidence, un dogme pour le croyant. Mais cette omniprésence est aussi un mystère ; c'est pourquoi le sens du sacré est d'abord le sens du mystère.

Le sens du sacré, c'est la perception, comme par des antennes, que le monde spirituel enveloppe le monde temporel, qu'il est l'atmosphère sans laquelle nos âmes ne pourraient point respirer.

★

Au pèlerinage que ma mère, pour accomplir son vœu, me fit faire neuf fois à Notre-Dame de Cormondes, bébé de deux ans qui ne pouvait, ni s'en souvenir, ni s'en rendre compte, a correspondu le pèlerinage que je fis à Notre-Dame de Fatima les 12 et 13 octobre 1951, à soixante et onze ans.

Voici la révélation qu'il fut pour moi :

C'est un caractère des temps que nous traversons, un caractère effrayant et rassurant à la fois, que la descente du mystère parmi nous. Il nous pénètre à mesure que nous essayons de le pénétrer par nos recherches, nos observations, nos calculs ; il nous capte à mesure que nous essayons de capter ses énergies par nos inventions, nos techniques et nos instruments. Nous pensions le contraire à nous écouter et nous lui donnons une voix.



Le culte de la Vierge fut la première, la grande ligne de force spirituelle qui a traversé toute mon existence.

Il est des objets, les plus humbles souvent, il est des édifices, souvent les plus rustiques, il est des lieux, souvent les plus écartés, qui sont sacrés, non seulement par ce qu'ils signifient, mais par ce qu'ils effectuent. Ils sont donc à la fois des signes et des causes. À ceux qui les révèrent, pourvu qu'ils en aient les dispositions requises, ils transmettent des grâces. Or la petite chapelle de Cormondes est l'un de ces lieux.

Je la vois de partout : d'une fenêtre de ma maison, du haut du village, du bas du village, de la vallée où coule la Bibera, de la colline d'où, quand il fait clair, la vue est immense et, au centre de cette vue, il y a ce glacier qui porte aussi le nom de la Vierge.

La chapelle de Notre-Dame m'apparaît toute petite contre la longue forêt où elle s'appuie. Elle est comme un jouet que je pourrais tenir dans la paume de ma main.

CHAPITRE II

L'ENFANT VENU TROP TOT DANS UN MONDE TROP VIEUX

La solitude fut la compagne de mon enfance.

Elle marcha devant moi, comme une grande sœur silencieuse, jusqu'à l'entrée du collège. Alors, elle céda la place à ce maître dur et froid : l'isolement.

Le repliement sur soi-même d'un petit être affectueux qui ne demandait qu'à se confier, se donner, s'épanouir : voilà le drame de mon enfance.

Mon enfance, je ne puis songer à elle sans mélancolie. Mais je vois maintenant que, si la solitude devait me marquer à jamais, jusqu'au fond de ma pensée, elle devait, en me donnant conscience de moi-même, éveiller ma vocation.

Elle l'éveilla en me faisant vivre dans le passé, ce qui développa en moi, précocement, la mémoire. Une mémoire visuelle, non intellectuelle. Il en résulta une certaine capacité d'évocation historique et, avec la maturité, de prévision politique.

« Lorsque nous remontons très loin dans le passé, nous avançons. Se souvenir très fort, c'est prévoir l'avenir », écrit le grand écrivain hongrois Laszlo Ravasz. Toute mon œuvre n'est-elle point un effort continu de projeter, par-dessus le présent, la lumière du passé dans l'ombre du futur ?

J'ai commencé par le faire d'une manière inconsciente, instinctive. C'est ce qui donne, si puérils soient-ils, quelque prix à mes plus anciens souvenirs.

I

Deux sont antérieurs à ma quatrième année, celle qui marqua mon entrée dans la « via » et le point de départ de mon « iter » à travers la cité des hommes, pour employer ce langage augustinien.



Le premier souvenir sort de ma ténèbre intérieure comme, par un après-midi d'été, au moment des grandes chaleurs, un bourdon lourd et bruyant fait irruption dans la chambre obscure et silencieuse, porté par le mince rayon de soleil qui filtre entre les rideaux. Alors, l'enfant s'éveille et suit du regard l'insecte noir et brun, qui tourne au-dessus de sa tête.

C'est comme ce bourdon que mon premier souvenir a surgi du fond de ma mémoire où il a fait un trou clair. Mais ce souvenir n'est pas celui d'un être vivant, il est celui d'un jouet. Noir et brun, comme le bourdon, velu comme le bourdon à cause du pelage collé sur son corps de bois, ce jouet, c'était un petit buffle.

Il avait des cornes en métal, pointues. L'une de ses jambes de devant était cassée et j'essayais de le faire tenir debout quand même.

La scène se passait à Cressier, dans la chambre de la tourelle, celle où je jouais lorsqu'il faisait mauvais temps, sous la surveillance d'une bonne inattentive.

Ma mère n'aimait pas mon petit buffle. Elle le trouvait dangereux. Elle entra et me l'enleva, comme on saisit un bourdon, tout en grondant ma bonne de me l'avoir laissé.

Je restais assis par terre, les mains vides, avec une écorchure à l'un de mes petits doigts. Et je regardais une gouttelette de sang.

De quoi ce petit buffle initiateur pouvait-il être le symbole ? D'une défensive ? d'une privation ? d'un rêve que m'arrachait la réalité ? d'une souffrance ?



Le petit buffle noir et brun, aux cornes aiguës et à la patte cassée, est la première vision qui s'imprime dans ce grand livre d'images qu'est ma mémoire.

La deuxième vision est une rose.

La rose : fleur symbolique du pays fribourgeois.

Mais ne vous attendez point à de la poésie.

J'avais eu des coliques si violentes que j'en avais pleuré. C'était à Cressier aussi. Ma mère avait fait venir le docteur Stock. Il m'avait ordonné des cataplasmes additionnés de quelques gouttes de chloroforme. Je m'étais endormi dans mon petit lit appuyé au grand lit de ma mère. À mon réveil, le mal avait disparu. J'en fus si heureux que je voulus récompenser mon ventrillon. J'allongeai le bras, je pris dans le panier à ouvrage une petite rose artificielle, montée sur fil de fer, et me la piquait dans le nombril. Cette cérémonie tourna au drame : j'avais enfoncé la rose si profond que je ne parvenais plus à la retirer.

L'histoire fit la joie de ma famille, en particulier de ma sœur et de mes cousines Marthe et Marie. C'est pourquoi je me la rappelle si bien.

G. de R.

Les lecteurs désirant se procurer les « Mémoires » peuvent s'adresser à la Rédaction du Messager.